

Armand Rapoport

Variations  
sur XII miniatures d'Igor Stravinski

ou

12 dizains — autour — de la forêt profonde d'Estienne Jodelle

I

Comme le traducteur malheureux de ce monde  
Qui aurait confondu tous visages de rencontre  
Et pris un mot pour un autre et la forêt sauvage  
Pour fiction céleste ou profonde ne voyant pas ici  
Les traits du ciel ou de la nuit ni la gelée des ans  
Et qui aurait perdu sans sa marche titubante et folle  
Enivré par l'alcool du songe ou l'air vif et neigeux  
La clef des langues, le corps d'amour, la sainte Fraîcheur  
Avançant avec crainte ou effroi dans toute parole aimante  
Cherchant ailleurs d'autres biens pour se préserver du froid,

II

Comme celui qui a mal su protéger son nom du vent  
Hors de la tourmente ou de l'aigre véhémence d'ici  
Luttant contre tout oubli avec d'infimes chants de patience  
Avivant ainsi sa mémoire par des greffes légères et graves  
Sans feindre la candeur du clair-voyant ni le rêve aveugle  
D'installer un musical feuillage dans les serres du temps  
Au-delà de toute hâte comme si le temps devenait aussi  
Cabane vétuste où se rangent les outils ou les yeux du siècle  
Sans ramper vers la grange d'électrons où fuse une lumière  
Dorant des couples suaves impatients de se confondre,

III

Dans l'if mortel comme si fable funèbre enlaçait l'arbre  
Au tronc pourri par une chimie noire donnant créance à ceux  
Qui boivent des laits de jouvence à l'ombre des citernes

Où broutent des peuplades hébétées à nouveau barbares,  
Affutant leurs dents sagaces à mordre le ciel indistinct  
Brassant le soleil avec orges ou houblons de colère, maudissant  
La nacelle où leurs yeux froissés par la boisson rapide du voyage  
Retrouvant portes, vitres et objets cernés par la nuit péremptoire  
Et leurs frayeurs de perdre un cœur ardent l'inéquitable haine  
Blottie derrière l'huis vigilant, implacable comme si angoisse,

#### IV

Ne pouvait plus se transformer en nourriture plus terrestre  
Pour celle ou celui sachant à l'œil mesurer toute terre basse  
Et d'ouïe percevoir la jactance sous tant d'aimables fantasmes  
Ou remuer ici l'argile avec doigts de ciel ou de source claire  
Conjurant la nuit noire d'octobre tombée comme prose mesurée  
Hors de toute ténèbre comme si naissait écoute sans feintise  
Ingénieuse malice faisant rejoindre en un nom le plus abandonné  
Ou dans le vocable miséricordieux, plaines, montagnes, mer, ciel  
Comme si toute ombre génitale, toute démence ainsi dissipée,  
Et sans nulle crainte ni irrévérence aimant l'autre nature,

#### V

Comme celui qui a vu dans ces temps brûler un champ d'oliviers  
Et la fournaise emporter hectares d'arbres bâtards ou précieux  
Comme celui qui a vu de loin ou couché près du remblai des trains  
Partir en wagons entiers en cendres en fumées des corps humains,  
Comme celui qui a senti son cœur se serrer par l'usure des mots  
Et les souvenirs devenir brumeux comme paysage ancien perdu  
Qui a cru ensemençer un autre champ à la lisière roide du disible  
Sans s'illuminer d'immense ni contrefaire chemins ou âmes sublimes  
Et celui qui n'a pas vu partir d'ici ni femmes, ni hommes, ni enfants,  
Comme animaux respirant peu ne voyant que par fentes de lumières,

#### VI

N'imaginant qu'une nature dévastée ou enfant broyé dans ce paysage  
Figures grattant au givre des fenêtres conjurant la nuit péremptoire  
Confondant et noms et lieux et lumières et ténèbres et brouillards  
Dans l'autrefois dans l'agencement des résidus des gisements des gisants  
Où demeureraient vocables d'amnésie dilués dans la saignée des psaumes

Soulevant l'Irréversible verger comme si tombaient à l'envers dans  
La rosée, fruits détachés du temps lavés par l'eau placide de Newton  
Comme tous ces médaillons d'enfants que nous retournions dans nos mains,  
— « Le murmure d'un verger d'oliviers a quelque chose de très intime,  
D'immensément vieux — » (V.V.G.) comme si subsistait cette parole lue,

## VII

Divisant nos soirs peu sagaces en effigies brumeuses  
Ou comme l'huile de vieux tableaux ternissant leurs couleurs  
Abandonnés dans un restant de forêt ou de mémoire, une décharge  
Imprévue de nature comme si se diluaient visages de Théo ou Vincent  
Que nous n'avions pas connus emportés par le désir ou la fiction  
De croire ce que l'un des deux frères pour l'autre imaginait  
Paroles plus belles que dites vraiment ou ces couleurs du monde  
Que le silence tenait encore enfermées sur sa palette dure ou sombre  
Cherchant dans la musique ou ce nourrir étrange de mots comme paix  
introuvable et rêvée comme si personne ne fut privé d'une voix aimée,

## VIII

Ou comme celui qui a vu l'avion glisser ou atterrir sur l'île,  
Et rencontrer dans son ciel une marée opaque de nuages  
Tel Icare ou Lazare entrant gravement dans l'autre Ithaque  
Que le sol en a tremblé comme une corde de guitare la nuit  
Lorsque les passants sont rares ou qu'une pluie soudaine  
Dissolvant et sécheresse et turbulences pour un sourire  
Au-dessus de l'isthme de Corinthe comme si toute douleur  
S'était tue pour le voyageur si impatient de poser le pied  
Sur une terre où se déréglaient le tympan sonore des langues  
Comme si une voix incrustée dans le soleil l'attendait enfin là,

## IX

Sur l'autre passerelle où des enfants fous se tenaient  
près d'un aveugle endimanché que l'on poussait prestement  
Dans l'architecture triste du siècle guettant ses défaillances  
Rappelant le massacre des voix des lieux le Dire inentendu  
Attendant comme celui qui a connu plus d'un jour de pénurie  
Près du Hangar-Aux-Jodels rêvant ici d'une plus riche fiction

Connaissant la poussière hésitante l'air vibrant de Kérozène  
Comme des grimaciers déformant leur visage dans le silence  
Agitant leurs bras comme momies livides dans l'air froid  
Attentifs au mal fait méprisant tout art de guenille,

## X

Figures trop capables transitant dans le Groënland sonore  
Où un traducteur maladroit ébauche déjà une épure adverse  
Patinant sur la page avec les pirouettes du clown blanc,  
Comprenant son désir de parler à tout vivant d'aujourd'hui  
Comme si le ciel lourd s'allégeait sous le pas d'un homme tardif,  
Et qu'une femme rieuse vint à sa rencontre comme Luth accordé  
Aux péripéties d'ici aux chants voués au silence, à la nuit  
Aux dissonances vives où se récréent si bien les corps aimants,  
Pour l'été ou le printemps de l'œil loin de l'insatiable hiver  
Pour la fraîcheur ou le sommeil d'une épaule touchant l'autre ici

## XI

Ou bien lorsqu'une main s'arrête de peindre dans l'hiver  
Cherchant autre chaleur que celle d'une bête ou feu ancien  
Comme si le froid ne devait plus cerner et la tête et le corps  
Comme si légende douloureuse l'algèbre indistincte des blessures  
Fondaient comme glaces au soleil ou neiges tombées à toison  
Sur terre vive et langue de chaleur où nul n'assemblait plus  
Pierres creuses ni constructions hideuses ni toits hostiles  
Mais belle Utopie ces Luths ces Éveils et la douce ébriété  
Emportant tout travail de deuil et loin tout arbre hivernal  
Quels verts criaient autrefois dans la cire des tables ?

## XII

Et tant que l'aube illuminait le paradoxal hublot,  
Plantant ici forêt vive, arbres de lumière dans les mots  
Comme si le grillon émotif cherchait lui aussi clairière  
Foyer solaire, vigie pour le chant répétitif, jetant l'alarme  
Contre tout déboisement contre tout saccage et le pas d'Esau  
Vite reconnu le bavardage funèbre dans l'Agora des loques !  
Chantant la terre vulnérable Femmes et Hommes si Fragiles  
Que le potier maudissant l'art robuste et les voraces villes  
Faisant passer des tissus de ciel sous ses doigts où l'argile  
Sereine épelait l'eau, le bois, le grès, toute clarté heureuse.